

NEWSLETTER «L»

Laia Abril : «En grandissant, je me suis demandé : pourquoi doit-on servir en premier les hommes à table ?»

Par Clémentine Mercier — 31 janvier 2020 à 16:45



«Chastity Belt» (2019) de la série «Historical Rape, On Rape», de Laia Abril. Laia Abril. Courtesy Galerie Les filles du calvaire



L'artiste espagnole expose son travail sur le viol à la Galerie les Filles du Calvaire, à Paris.

➔ Laia Abril : «En grandissant, je me suis demandé : pourquoi doit-on servir en premier les hommes à table ?»

Révélee aux Rencontres d'Arles 2016 avec *On Abortion* («sur l'avortement»), Laia Abril, née à Barcelone en 1986, dévoile à la Galerie les Filles du Calvaire, à Paris, son travail sur le viol, deuxième volet d'une histoire visuelle de la misogynie (*A History of Misogyny. Chapter Two: On Rape*). Sous la forme de l'essai photographique, l'exposition met en perspective des histoires récentes avec des clichés génériques en noir et blanc, accumulant par petites touches les histoires et explorant les mythes et les artefacts qui perpétuent une culture du viol répandue.

Comment êtes-vous devenue féministe ?

«

Je suis absolument féministe. Mais je suis juste gênée par le fait que l'on classe mon travail comme de l'art féministe. Pendant longtemps, je me suis opposée à ce label –aujourd'hui je ne sais plus vraiment– car je ne voulais pas que mon travail ne soit vu que sur la scène féministe. Mon but est de toucher aussi les hommes. Et pour m'adresser à eux, je ne veux pas enfermer mon œuvre dans une classification.

Je suis née en Espagne et mon travail est lié à la culture dans laquelle j'ai été élevée. En grandissant, j'ai commencé à me poser des questions: pourquoi doit-on servir en premier les hommes à table? C'était un fait établi, alors même que je ne viens pas d'une famille traditionnelle ou religieuse, c'était surtout très présent pour la génération de ma grand-mère...

Aujourd'hui, cela m'apaise de comprendre les mécanismes. Petit à petit, j'ai fait des parallèles entre cette culture et les injustices qui touchent les femmes. Avant de commencer *On Abortion*, dès que j'essayais de parler de ces histoires aux journaux, on me rétorquait qu'elles étaient le fruit de mon imagination, qu'elles n'étaient pas d'actualité. Alors c'est devenu une mission pour moi de montrer que tout cela est vrai et que ces histoires n'appartiennent pas qu'au passé. Je constate que c'est un peu plus facile d'en parler depuis #MeToo.

A LIRE AUSSI :
Un trou-plein de «péné»

66

Après l'avortement, vous traitez de la question du viol.
Comment choisissez-vous vos sujets?

Les sujets que je choisis sont étrangement proches de moi et de mon pays natal, même si je n'y vis pas beaucoup, car je voyage énormément. Récemment, l'Espagne a voulu restreindre la loi pour l'avortement, d'où mon enquête sur le sujet. Et en ce qui concerne le viol, j'ai été très marquée par l'affaire de la Manada («la Meute»), un viol collectif qui a eu lieu en Espagne pendant les fêtes de la Saint-Firmin en 2016, et qui a été qualifié en première instance d'abus sexuel –le mouvement #MeToo espagnol a d'ailleurs été déclenché par ce cas. J'ai alors cherché à comprendre l'institutionnalisation du viol à travers les échecs de la justice et la perpétuation du système via la non-condamnation des auteurs.

La première partie de l'expo concerne le viol institutionnel, celui qui se produit dans l'armée, en prison, dans l'Eglise, dans le système scolaire, en temps de guerre et même dans le mariage. Le viol s'inscrit le plus souvent dans les dynamiques de pouvoir. L'histoire la plus terrible que je raconte est celle d'une petite fille de 4 ans abusée par son professeur, avec vingt autres enfants, en Colombie. J'ai recueilli le témoignage de la mère: le pire, c'est la façon dont l'école a essayé d'étouffer l'histoire pour qu'il n'y ait pas de poursuites judiciaires.

En ce qui concerne le viol conjugal, j'ai voulu en savoir plus sur ces lois qui permettent aux violeurs d'épouser leurs victimes (marry-your-rapist-laws) dans certains pays et sur les mécanismes qui nous poussent à ne pas comprendre que le viol conjugal est possible. Depuis deux ans, j'essaye de parler du cas d'une femme en Italie qui a dû épouser son violeur, mais c'est compliqué... J'ai choisi les histoires en me fondant sur ma frustration personnelle et ma colère. Toutes les images sont métaphoriques.

Qu'est-ce qui a changé pour vous avec #MeToo?

«

On m'a beaucoup posé cette question: vous attendiez-vous à ce que votre sujet devienne aussi pertinent? J'ai toujours répondu «bien sûr»! J'ai commencé mes recherches pendant la précampagne de Trump, qui proposait de punir les femmes qui avaient recours à un avortement illégal. Il n'est pas très difficile de voir que chaque fois que les politiques s'orientent à droite, les droits des femmes sont restreints. C'est un modèle logique. Depuis #MeToo, je sens que je suis un peu plus autorisée à parler. Mais cela a ses effets pervers, car beaucoup de personnes pensent que tout est définitivement réglé. En ce qui concerne le viol, les gens ont peur et doutent beaucoup.

Vous décortiquez la culture du viol...

«

Oui, ce terme est apparu aux Etats-Unis pendant la deuxième vague féministe, dans les années 70. Dans mon travail, il s'agit de comprendre comment la société est encore traversée par des mythes et des idées reçues: une femme doit se défendre lors d'une agression sexuelle, elle doit s'habiller de façon peu voyante... On dit toujours que les femmes «devraient, feraient mieux de»... Juger les victimes à la place des auteurs des actes fait partie de la culture du viol, et faire porter le chapeau aux femmes remonte à la Bible. J'ai aussi observé de nombreux symptômes: les blagues, le sexisme qui permettent de maintenir en place cette culture.

Quels mécanismes avez-vous percés à jour?

«

J'ai découvert les origines de beaucoup de situations actuelles. Par exemple, l'affaire de la Manada: on a reproché à la victime de ne pas s'être assez défendue contre ses cinq agresseurs. Dans la Bible, il y a l'histoire similaire d'une femme qui doit crier pour se défendre si l'agression a lieu en ville. Si on ne l'entend pas, c'est sa faute. Le rapprochement entre les deux histoires, l'une actuelle et l'autre ancienne, m'a frappée. Etrangement, cela m'apaise de constater cela, car finalement ce n'est pas le fruit du hasard, mais le produit d'une histoire: comprendre ces origines me permet de garder espoir pour les changements à venir. Mon but n'est pas de comprendre les crimes en soi –c'est un sujet très difficile–, mais pourquoi les institutions les laissent impunis. J'ai hâte de voir comment les gens vont s'approprier ce travail, cela va m'aider à le digérer. Je suis encore au milieu de la tempête et j'attends les résultats.

Votre prochain chapitre de l'histoire de la misogynie?

66

Ce sera pour moi la genèse et il traitera des phénomènes d'hystérie de masse. Cela concerne 99% des femmes qui vivent recluses, des religieuses, des écolières, des ouvrières dans des usines. J'ai trouvé une théorie qui m'a beaucoup intéressée: les hystéries de masse seraient un langage corporel féminin pour exprimer la répression sociale, et non un problème psychologique, comme on veut le faire croire. J'ai découvert le cas, au Mexique, de 600 jeunes filles qui, soudain, ne pouvaient plus marcher, cela s'est passé il y a dix ans dans une école catholique très stricte qui accueille des filles des campagnes pauvres environnantes. C'est aussi arrivé au Cambodge: soudain des centaines d'ouvrières ont perdu connaissance. Ce cas est intéressant, car là où les hommes, dans des situations pareilles, se mettent en colère et se révoltent, les femmes ont un langage du corps particulier. On n'analyse pas psychologiquement un homme quand il se met en colère, mais une femme est automatiquement qualifiée d'hystérique. Je n'en suis qu'au début de mes recherches...

► A History of Misogyny, Chapter Two: On Rape, de Laia Abril, galerie les Filles du Calvaire, Paris III^e, jusqu'au 22 février. <https://www.fillesducalvaire.com/artiste/laia-abril/> ◆

Clémentine Mercier